

## « Elle s'en va »

La pluie bat les vitres du train qui la ramène à Paris. En semaine, les compartiments sont moins bondés, tous les sièges ne sont pas occupés, l'ambiance est moins sonore et agitée. Elle a pu, tout le long du trajet, observer le paysage, les champs gorgés d'eau, les branches dénudées et dressées des peupliers qui s'agitent dans le vent comme des plumes caressant les nuages.

Le bruit des wagons glissant sur les rails est étouffé. C'est bientôt le terme du voyage. En face d'elle, une jeune femme, son enfant dans les bras, s'amuse de tous les gestes de ce dernier. Il agite tour à tour ses petites mains, les pose sur le visage de sa mère, se saisit d'une peluche ou d'un album coloré, puis, dans un élan joyeux, fait mine d'examiner ses doigts avant de les porter à sa bouche.

Douloureusement, elle cherche ce qu'il reste dans sa mémoire et dans son corps de ses espérances déçues, les traces de l'annonce cruelle : le cœur a cessé de battre dans ses entrailles, le chemin de la vie minuscule s'est perdu, elle ne jaillira jamais.

Parfois, on lui a confié des petits dont elle a caressé le duvet, étreint les corps confiants, guetté les palpitations, embrassé les fronts. Mais toujours le moment est vite arrivé de les rendre, de les remettre dans les mains légitimes.

Au dehors, à l'approche de la ville, l'horizon s'épaissit, le décor change, les pavillons de banlieue succèdent aux haies, puis les immeubles, tous gris et presque semblables, déroulent la monotonie de leur alignement.

Le trajet n'a pas été long, qui l'a conduite dans le village de son enfance où sa mère a été portée en terre la veille.

Le cœur du bourg n'a pas changé, serré autour de l'église, mais dès que l'on s'en éloigne, plus rien n'est reconnaissable. Les constructions nouvelles, les zones commerciales ou industrielles sont la toile de fond d'un ballet incessant de voitures ou de camions, ralliant l'autoroute toute proche.

La maison de ses parents et le potager qui l'entoure, presque à l'abandon depuis la mort de son père et le lent affaissement de sa mère, lui sont restés si familiers que le flot des souvenirs s'est aussitôt répandu en elle : les mains de sa mère qui cueillent les fruits mûrs ou des brassées de fleurs, ses doigts fins qui se saisissent de l'aiguille et du fil pour raccommoder un vêtement abîmé, ses paumes qui abaissent la pâte pour la confection du pain....

Peu de gens l'ont accompagnée jusqu'au cimetière mais les chers amis disparus formaient un cortège invisible tout au long de l'allée conduisant à la tombe, leurs noms résonnant au gré des plaques apposées sur les sépultures.

Un rouge-gorge sautillait sur le gravier.

Des cyclamens, des roses et des œillets, des lys en boutons, des gerberas, des feuillages d'un vert sombre, en gerbes ou en pot, ont été disposés sur la terre fraîchement retournée.

Puis des visages aux yeux embués ont murmuré les mots de circonstance, des mains compatissantes ont serré les siennes ou caressé son visage.

Au petit matin suivant, elle a pris le train du retour, vers celui qui n'a pas jugé bon de se mêler aux bouseux, selon ses propres mots, pour l'enterrement d'une vieille femme qu'il a toujours méprisée.

Elle quitte la gare, titubante et harassée bien que sans bagage, dans la lumière morne de l'hiver, dans l'agitation vaine et assourdissante de la rue.

A la sortie du métro, non loin de chez elle, ses pas l'amènent, sans qu'elle l'ait vraiment décidé, vers le café où elle a ses habitudes, où elle s'assied, au fond à droite, le regard vague, invariablement vêtue de noir, indifférente au brouhaha ambiant, tournant la cuillère dans la tasse à café puis le buvant à petites gorgées avant, la tête penchée, de plonger dans son monde. Elle semble attendre quelqu'un, se dit la serveuse, mais jamais personne ne la rejoint.

Les verres s'entrechoquent, c'est l'heure de la pause pour les ouvriers de l'imprimerie voisine, qui échangent bruyamment des nouvelles de leurs proches, commentent avec force jurons le match de la veille, épinglent sans ménagement le nouveau candidat à la reprise de l'entreprise, partagent les inquiétudes que l'avenir suscite, se plaignent des cadences qui abîment les mains, la tête, l'espoir.

Plus l'heure avance et plus le lieu s'emplit de sons, de rires fracassants ou mélodieux, de visages, de corps qui s'ébrouent.

Son plateau chargé entre ses mains adroites, la serveuse se faufile ; elle masque son impatience devant la femme élégante qui hésite entre un thé citron et un thé au lait, prend la commande du jeune couple qui, les doigts entrelacés et les yeux éperdus, ne l'a pas vue arriver.

Au comptoir, le patron s'active, actionne le percolateur, agite son torchon, se demande à quoi ou à qui peut bien penser la fille en noir, au fond à droite, si douce et lointaine, qui parfois sourit mais ne cède jamais à ses tentatives d'engager la conversation et il pense sans la connaître que son âme pure a dessiné son visage.

Regrettant de ne pouvoir allumer une cigarette, un homme aux cheveux très courts épiluche d'un index fébrile les offres d'emploi sur son ordinateur.

Perplexe devant l'alignement sur la table des tickets de loto, de jackpot et de keno, un couple âgé, elle outrageusement fardée, lui l'œil vif, ne sait par où commencer ; les mains compulsent les billets de loterie tandis que le caniche qui les accompagne jappe à leurs pieds en mordillant sa laisse.

Un groupe d'adolescents, en panne de cours, les yeux rivés et les doigts s'agitant sur leurs téléphones mobiles, s'excite et vocifère, puis se disperse en claquant la porte, laissant pénétrer tout à coup le froid, le bruit de la circulation, la rumeur sourde de la ville. Midi approche, l'heure des premières salades et du plat du jour mitonné par la patronne et son aide dans la cuisine, dont les battants s'écartent parfois, laissant voir leurs mains affairées et leurs figures rougies par la chaleur des casseroles.

Elle se lève, remet son manteau et se glisse sans bruit dans la foule qui la happe et dont le mouvement l'entraîne.

Le chagrin la rattrape alors, celui de la perte, des larmes refoulées, de sa vie piétinée. Elle arpente les rues, erre des heures durant sans voir le soir qui tombe, bousculée par des gens pressés qui se hâtent de regagner leur toit.

Elle reconnaît soudain l'immeuble haussmannien où elle s'est rendue, quelques mois plus tôt, cédant à une impulsion, peut être à un élan d'espoir, un jour hurlant, encore plus assourdissant que les autres.

La plaque est toujours présente sur le mur : « Madame Saint Laurent, médium ». Elle avait noté le numéro de téléphone et pris rendez-vous.

La femme d'âge moyen qui l'avait reçue après quelques minutes d'attente l'avait d'abord déconcertée, car d'allure froide et austère, vêtue d'un tailleur bleu foncé, puis ses yeux noirs et intenses avaient plongé dans les siens. Elle avait alors esquissé un sourire qui l'avait adoucie instantanément puis l'avait faite asseoir dans une pièce claire donnant sur une cour intérieure ; le mur de couleur pâle était couvert de reproductions d'estampes japonaises. Sur le bureau, les cartes d'un tarot divinatoire, plusieurs pendules, mais pas de boule de cristal.

Les cartes avaient d'abord parlé, d'un climat conjugal tendu, de l'absence irrémédiable d'enfant, de la violence de l'homme.

Puis elle avait pris ses mains, qu'elle avait ouvertes et longuement observées avant de s'attarder sur la paume ovale, les doigts souples et effilés de la main gauche.

L'entrelacs des lignes droites ou flottantes avait donné lieu à des commentaires sur sa personnalité, sa sensibilité, sa vulnérabilité.

Quand elle avait réussi à poser la question qui la taraudait, la réponse n'avait pas été immédiate : « vous le quitterez » avait elle affirmé enfin, puis son visage s'était éclairé.

« Je vous vois libérée et sereine auprès d'une femme plus âgée que vous, qui vous aime et que vous aimez, et vous êtes toutes les deux entourées de fleurs. »

Son cœur battait, débordant d'allégresse, quand elle était sortie de l'immeuble.

La nuit est là, mais elle n'arrive pas à rentrer.

A quel moment tout cela a t il commencé, quel fil saisir pour comprendre la femme assiégée qu'elle est devenue, qui se réfugie sous un porche...

Hier, il l'a encore battue, juste avant son départ pour les obsèques ; c'est normal, pense t'elle, quand il boit il ne sait plus qui il est, ce qu'il fait, et son souffle, sa présence, même muette, le dérangent.

Une femme passe, aux cheveux brillants, à la démarche assurée, aux chaussures qui lui font la cheville fine. Son manteau est jeté sur ses épaules que serre un homme ; il penche la tête vers la sienne, et leurs mains complices se mêlent joyeusement.

C'est l'autre monde, celui qu'elle n'a jamais connu, même au début, au temps des serments éternels, quand l'amour qu'il lui témoignait lui paraissait excessif et parfois l'effrayait, quand il réclamait l'exclusivité de ses regards, de ses attentions, de son intérêt.

Très vite, les couleurs s'étaient fanées, l'intensité de leurs échanges faisant place à des reproches, des exigences, puis des bousculades et enfin des coups, dont elle ne savait que maladroitement se protéger en levant les bras.

Souvent, ses mains, qu'il avait larges et puissantes, s'abattaient ; elle les agrippait, agrippait sa chemise, tentait par des mots misérables de le calmer, vainement, car il redoublait alors de fureur. Il l'empoignait, la jetait contre un mur, comme s'il voulait la faire disparaître, puis il quittait la pièce, la laissant en tas sur le sol, silhouette informe, recroquevillée, sans un cri, sans une larme, tout juste un gémissement.

Elle songe aux temps éblouis, ceux de la découverte réciproque et émerveillée. Ne décrit on pas ainsi les débuts de l'amour ?

Lui n'a jamais eu des mains généreuses et tendres, des mains qui font du bien, qui consolent et font monter des larmes de bonheur. Elle n'a de souvenir que de sa brutalité ; de quelle blessure intime ne s'est il jamais guéri ? a t'elle souvent pensé.

Plusieurs fois elle est partie, pour que la prédiction se réalise, pour quitter l'enfer et les décombres de sa vie, mais elle est toujours revenue, feignant de croire à ses serments, effrayée par ses menaces de suicide, ayant peut être encore envie d'espérer une éclaircie, une repentance.

Elle sait désormais, à cet endroit et à cette heure, que tout est consommé.

Les heures défilent, les signaux lumineux clignent, les phares dessinent les passants comme des ombres chinoises, projettent sur les gouttes de pluie des paillettes métalliques.

Sa clé n'a fait qu'un bruit léger en tournant dans la serrure. L'appartement est plongé dans l'obscurité, nulle trace ou signe apparent d'une présence et pourtant elle sait qu'il est là, tapi quelque part, qu'il l'attend.

Elle aimerait tant dormir, elle est si lasse, et le jour est si près de se lever.

La lumière s'allume dans la chambre, faible, presque vacillante.

Son grand corps se déplie, titubant, il bredouille des mots qu'elle ne comprend pas, bégaye, il semble chercher son souffle, sous l'empire de l'alcool et de l'excitation.

Elle pense que si la force était de son côté elle pourrait le bousculer, lui donner des coups de pied, lui faire perdre l'équilibre et lui échapper.

Trop tard, il s'est précipité sur elle.

Des flots d'insultes, d'injures sortent à présent de sa bouche et ses mains autour de son cou serrent de plus en plus fort.

Il ne maîtrise ni la puissance de ses coups, ni la furie et le déchaînement qui les accompagnent.

Elle essaie de crier.

Terrorisée, ses bras battent l'air, ses mains se crispent, ses jambes s'agitent.

Aucun son ne peut sortir de sa bouche et elle sent le basculement qui la laisse inerte, puis le glissement qui transforme son corps frêle en dépouille.

Dans le petit cimetière, les fleurs sont encore fraîches quand la tombe est rouverte.